

Changer l'école - Changer la vie



Tout d'un coup, l'envie m'a pris de raconter des histoires. Mais pas n'importe lesquelles. Avant tout, elles devaient être vraies. Mais aussi, pleines de fantaisie comme dans les contes de fées. Même si parfois, les contes de fées et les cauchemars se ressemblent...

Ces histoires-là, je les ai cherchées. Je n'en ai pas trouvé beaucoup, mais deux ou trois quand même. Et je vous les raconte.

Elles sont arrivées dans le cadre de mon travail comme animatrice théâtrale, dans une école privée dans un L.E.P. Avec un enfant, un adolescent, ou une classe.

Cet enfant-là... le pirate

Cet enfant-là, un petit garçon allemand qui dominait suffisamment la langue française pour ne pas être gêné dans sa communication avec les autres, était en classe de C.P. à l'école La Source.

A cette époque, ce cas est déjà vieux de trois ans, je ne travaillais pas encore en collaboration directe avec les maîtresses. Les deux classes de C.P. étaient divisées en trois groupes, d'après le choix des enfants : théâtre, gymnastique et bibliothèque. Ceux-ci, une fois constitués, restaient les mêmes pendant quatre mercredis de suite, de 8 h 45 à 11 h 45. Ils participaient obligatoirement aux trois activités à tour de rôle. Cette organisation nous permettait d'avoir en moyenne une douzaine d'enfants par activité.

A la première séance, j'ai ouvert une valise pleine de marionnettes et je leur ai demandé d'en choisir une. C'étaient des marionnettes fabriquées de mes mains, qui ne représentaient aucun personnage précis, tel Pinocchio, le Chaperon Rouge ou Super Man. Il y avait des dames, voilées en noir, ou couvertes de bijoux, ou pauvres... Il y avait des messieurs, noirs, ou mexicains, ou habillés en peau de bête... Il y avait des enfants et des animaux.

Chaque enfant prenait la marionnette de son choix, lui inventait un personnage, lui donnait un nom et la présentait au groupe. A partir de là, les questions affluaient : Qu'est-ce qu'elle aime faire ou manger ? Où habite-t-elle ? Qu'est-ce qu'elle n'aime pas ou qui elle n'aime pas ?... Ainsi on définissait les personnages et on établissait qui habitait avec qui, qui était copain et qui était ennemi.

« Cet enfant-là », avait choisi une marionnette avec un bandeau noir sur l'œil gauche.

— « C'est le pirate qui est très méchant et qui habite tout seul sur un bateau ».

Immédiatement les autres enfants réagissent et la question habituelle surgit : « Est-ce que le pirate est copain avec ma marionnette ? », « Est-ce qu'il m'aime bien ? ». Le pirate n'hésite pas : — « Non, il n'aime personne et il peut tuer tout le monde parce qu'il est très méchant ».

Un garçon avec une marionnette-perroquet essaye encore une fois :

— « Mais les pirates ont toujours un perroquet avec eux sur le bateau. Est-ce que je peux être avec toi ? Est-ce que je peux être ton copain ? Mon perroquet, il est très méchant aussi ».

CRÉATION THÉÂTRALE À L'ÉCOLE

Ces deux témoignages relatent des expériences de création théâtrale à l'école qui se sont déroulées dans des conditions très différentes.

D'un côté une « école nouvelle » = le théâtre y est inscrit à l'emploi du temps de la maternelle à la terminale.

De l'autre côté un L.E.P. : le théâtre y fait irruption exceptionnellement. Il s'agissait de créer en plusieurs mois une courte pièce pour le Festival de Création Adolescente 82.

Rien à faire, la réponse est claire :

— « Non, le pirate est tout seul sur le bateau ».

Une fois que tout le groupe connaît chaque marionnette, ils construisent les maisons où les marionnettes vont habiter, avec tout ce qu'ils peuvent trouver dans la classe : chaises, tables, bouts de tissus, papier, boîtes, etc. Dans notre jeu, les marionnettes ne sont pas utilisées de la façon traditionnelle. Il n'y a pas de castelet derrière lequel les enfants se cacheraient. Il n'y a pas de public, tout le monde est actif et joue ensemble. Ici, les marionnettes sont un prolongement du corps de l'enfant.

Les divers décors (maisons) terminés, le jeu commence ! Les marionnettes, s'invitent mutuellement dans les différentes maisons, les improvisations partent dans tous les sens, plusieurs histoires s'entrecroisent et reprennent leur cours.

Moi, Marisa, j'ai la marionnette « le musicien ».

— « C'est un musicien qui vient de très loin et qui voyage à travers mille pays différents. Il aime tout le monde, même les méchants, il est très curieux et adore écouter et raconter des histoires ».

Ainsi, à travers le musicien, j'essaye d'organiser au fur et à mesure le jeu ; écoutant ce que les enfants disent, posant des questions pour qu'ils aillent chaque fois plus loin dans leurs histoires, transmettant à voix haute ce qui est dit par chacun ; essayant de les faire s'entendre mutuellement, essayant de connecter les diverses histoires en une seule.

Notre première séance de travail a été assez bonne, dans le chaos nécessaire et avec un pirate qui a bien su tenir son rôle. Il est allé chez les gens, a détruit leurs maisons, les a volés, les a tués à distance et est rentré tout seul dans son bateau.

« Cet enfant-là », était très grand pour son âge, mais n'était pas agressif comme peuvent l'être la plupart des garçons de cet âge. Il ne parlait pas beaucoup et n'aimait pas se bagarrer. Il était calme et ne posait pas de problèmes particuliers. La seule remarque qu'on pouvait faire, était qu'il ne s'intégrait pas bien dans le groupe, il était souvent seul et ne cherchait pas à se faire de copains. Étant donné son caractère docile, la bande des garçons le rejetait ; étant un garçon, il n'était pas accepté par la bande des filles.

A la deuxième séance, chacun reprit ses marionnettes et le jeu recommença. Les autres enfants insistaient ; ils voulaient aller dans le bateau avec le pirate qui était le plus fort de tous. Petit à petit, quelques enfants réussirent à entrer discrètement dans le bateau. Le premier a été bien sûr le perroquet, qui se contentait de répéter les phrases du pirate. Peut-être le pirate ne s'en apercevait-il pas, peut-être avait-il envie de se laisser faire.

A la troisième séance ; le bateau était déjà le centre de l'histoire. Il y avait de nombreuses activités à bord ; beaucoup de personnages et un tumulte sans fin. Le pirate avait beaucoup à faire. Il organisait, donnait des ordres, il expliquait à chacun ce qu'il devait faire... Le jeu était très riche ; plein d'imagination et d'aventures.

A la quatrième et dernière séance, « cet enfant-là », est venu me voir et m'a demandé s'il pouvait changer de marionnette. Il ne voulait plus du pirate car celui-ci était trop méchant. Il désirait maintenant une marionnette gentille avec beaucoup de copains. Je lui ai fait remarquer que le pirate avait déjà changé dans ce sens. Dans la suite de notre histoire, il suffisait maintenant de dire qu'il était devenu très gentil et avait beaucoup de copains.

L'histoire s'est terminée par une grande fête dans le bateau, à laquelle toutes les marionnettes étaient invitées.

A la fin du mois, c'est-à-dire, au moment où les groupes devaient changer d'atelier, les maîtresses, la bibliothécaire et moi-même, nous nous sommes réunies comme d'habitude, pour faire le point sur chaque groupe. Ensemble nous avons parlé de « cet enfant-là ». Les maîtresses m'ont appris alors, que son comportement en classe commençait à changer. Il communiquait plus facilement avec les autres enfants, commençait à se faire des copains et à être accepté par la bande des garçons. Le changement avait à peine commencé et était bien sûr, moins spectaculaire que celui du pirate dans notre histoire. Mais, ici il ne s'agissait pas d'un conte de fées, c'était la réalité et la vie de « cet enfant-là ».



L. était une élève de troisième, à l'école La Source. Je la voyais 1h 30 par semaine dans le cadre du club théâtre 3^e, et encore 1 h 30 dans ce qu'on appelait le décloisonnement : travail multidisciplinaire avec le professeur d'audiovisuel, le professeur d'histoire-géo, le professeur d'anglais et moi-même. Ce travail partait de projets précis des élèves et devait aboutir à une réalisation. Au contraire, dans le club théâtre, nous n'avions aucune contrainte et étions libres de l'organiser d'après nos envies. On travaillait sur des improvisations, jeux de rôles, exercices techniques, invention et développement des personnages, danse, son, musique et tout ce qu'on peut inventer pour aider les élèves à vaincre leur blocage corporel ; à développer leur imagination ; à grandir dans un groupe et s'épanouir. Contrairement au décloisonnement où ils étaient une trentaine, dans le club ils ne dépassaient jamais la quinzaine.

La majorité des élèves du club théâtre 3^e de cette année-là, avaient déjà fait du théâtre l'année précédente avec moi. J'avais donc un groupe assez solide, qui aimait beaucoup notre travail et qui me connaissait bien.

Ainsi nous avons commencé nos séances dans une ambiance sympathique que favorisait un dialogue franc et spontané entre eux et moi.

L. était une des nouvelles dans le groupe. Une fille très timide, qui n'osait pas trop parler, ne montait jamais sur scène de sa propre initiative. Elle avait un très beau visage avec des grands yeux bleus cachés continuellement par ses longs cheveux et sa frange.

A la fin du premier trimestre de travail, j'ai été invitée par Augusto Boal à participer avec mes élèves au Festival du Théâtre de l'Opprimé, pendant le week-end Théâtre de l'Opprimé et Education à la Cartoucherie de Vincennes. J'en fais la proposition à mes élèves, et l'idée de monter une pièce de théâtre-forum est acceptée avec un grand enthousiasme. Nous commençons donc à la préparer.

La technique du Théâtre de l'Opprimé part toujours du vécu des acteurs. Dans un premier temps, les élèves racontèrent leurs aventures, leurs problèmes avec les parents ou l'école. D'après ce matériau nous commençâmes à mettre sur scène une histoire.

« Une troupe d'adolescents, devait jouer dans un grand théâtre, avec un vrai public. C'est à ce moment-là que les problèmes commencèrent. L'opposition des parents, le manque de temps, les problèmes avec l'école et aussi, les bagarres internes au groupe ».

Ainsi est née, « Moi, adolescent, ai-je droit à la parole ? », pièce de théâtre forum, présentée avec grand succès au Théâtre du Soleil et dans des établissements scolaires.

Ce jour-là, ils ont joué devant plus de 500 personnes. Parmi le public, se trouvaient quelques-uns de leurs professeurs, leurs copains et leurs familles. Pour eux non plus, ça ne devait pas être si facile, d'être assis là, à regarder mis en scène un peu de leur propre vécu.

Après le spectacle un pot était organisé pour les acteurs et leurs invités. Les réactions des parents étaient mitigées. Ainsi ce couple qui est venu se présenter à moi en disant : « Bonjour Marisa, nous sommes les oppresseurs de Frédéric, un de tes élèves ». D'autres n'étaient pas de si bonne humeur. Telle cette mère qui expliquait à sa fille : « Déjà que nous t'avons attendue pendant tout le spectacle, tu ne veux pas quand même qu'on attende encore le pot ».

Mais pour L., ça a été un peu plus dramatique. Le lendemain elle nous rapporta la seule phrase qu'elle avait entendue de sa mère : « La pièce était très réussie, mais toi tu étais ridicule ».

L. était encore la fille timide décrite plus haut, même si le fait de monter sur scène devant 300 personnes représentait un énorme effort et un grand progrès. Elle avait joué le rôle d'une mère, qui avait de très bonnes intentions, voulait comprendre sa fille, mais était systématiquement écrasée par le père. Le père, était joué par un garçon toujours très à l'aise, fils d'une comédienne professionnelle, qui s'exprimait sans problème et avait déjà une certaine habitude de la scène.

Il avait été très remarqué par le public. L. avait parfaitement bien tenu son rôle, et avait été littéralement écrasée par lui.



Le temps a passé, le groupe continuait à bien travailler, à progresser et à s'enrichir.

Un jour L. est venue me voir, toute en larmes. Un redoublement était envisagé dans son cas et ses parents voulaient lui faire changer d'école et la remettre dans une école religieuse. A ce moment, j'apprends qu'elle avait fait jusqu'alors, toute sa scolarité dans une école catholique assez stricte.

Le rendez-vous avec les parents était pris et je promis d'y être. Ainsi, nous nous retrouvâmes, moi, le professeur principal, la mère et elle, toujours en larmes, pour essayer d'envisager ensemble son avenir. Le diagnostic était clair : « L. est immature, avec de graves lacunes dans ses apprentissages antérieurs, des difficultés de compréhension, et un manque d'efforts. Conclusion : un redoublement ou une orientation ». La catastrophe constatée, la mère réaffirme sa position : « Si elle redouble, elle retourne à l'école catholique ». Un des plus grands reproches qu'elle faisait à sa fille, était son manque de responsabilité et d'initiative.

C'était à mon tour. J'explique que L. avait fait beaucoup de progrès. Elle commençait à prendre confiance en elle, à grandir, à trouver sa place, à prendre sa vie en main. Après toutes les années où elle avait été dirigée, encadrée et prise en charge par d'autres, il lui fallait plus de temps pour ce changement.

Pour finir, je dus promettre à la mère de lui rendre compte régulièrement des progrès de sa fille. Sans doute, à cette occasion, le fait que je sois diplômée en psychologie a-t-il été important pour que la mère me fasse confiance.

Nos séances de travail théâtral se poursuivaient et j'exigeais chaque fois plus de L., qui répondait favorablement. Je me rappelle encore comment ce visage inexpressif et ce corps qui donnait l'impression d'être dépourvu d'émotion et de vie, se transformait et se remplissait petit à petit.

Les séances les plus riches et aussi les plus dures pour L., étaient sans doute le travail avec le masque blanc plâtré, modelé sur le propre visage de l'élève. Là, le corps était obligé de se montrer, obligé de vivre, obligé d'exprimer l'intérieur, les émotions et les sentiments.

L'année suivante L. a redoublé à La Source, et s'est réinscrite au club théâtre 3^e. Ce nouveau groupe, faisait théâtre pour la première fois avec moi, sauf naturellement L., qui était une habituée

et qui avait vécu les grands moments de la Cartoucherie, enviés par tous les autres élèves.

C'est une nouvelle L. qui a démarré dans notre groupe. Pleine d'enthousiasme et d'initiative, elle était la première à monter sur scène, à donner des idées, à aider les copains à vaincre leurs difficultés.

Parallèlement, je la voyais dans le décrochage, animé cette année par moi et un autre comédien. Nous avions comme projet, la création d'une pièce de théâtre pour le Festival Théâtre Création Adolescente, qui aurait lieu en juin. C'est à peine si j'ai été surprise, lorsque l'autre animateur-comédien m'a parlé de L., comme le meilleur élément du groupe et comme une actrice pleine de possibilités. Dans notre nouvelle pièce, jouée à la salle Jean Dame devant 300 personnes, L. avait le rôle principal et le tenait sans aucune difficulté. Très à l'aise sur scène, elle jouait le rôle d'une jeune fille qui ne supporte plus la pression de ses parents et décide de s'enfuir dans un autre pays avec son petit ami.

Cette fois-ci, ce fut le tour de L. d'être très remarquée par le public. A la fin de la pièce, j'ai offert à la mère de L., le numéro de la revue Création consacré au Festival, où L. apparaissait en couverture. Elle m'a remerciée « pour tout », a déclaré avoir beaucoup admiré sa fille en scène et en être très fière.

A la fin de cette année scolaire, L. avait réussi sa troisième, était confiante pour affronter sa seconde et avait décidé en commun accord avec sa mère, d'aller la faire dans un lycée à côté de chez elle, où elle croyait pouvoir mieux travailler.

Quelque temps après, j'ai rencontré L. dans la rue (sa famille habite près de chez moi), avec son petit ami, les cheveux coupés, sans frange, avec son beau visage bien en vue et ses grands yeux bleus pleins de vie, parlant beaucoup et racontant plein d'histoires.

Et puis, tout récemment, j'ai croisé sa mère. J'étais pressée, je devais aller à La Source travailler avec mon club 3^e de cette année. Elle m'a à nouveau remerciée et m'a dit que j'avais beaucoup aidé sa fille... et elle-même. J'étais heureuse et j'ai raconté toute cette histoire à mes élèves de 3^e. A la fin de la séance, un garçon est venu me voir, et en blaguant, il m'a dit que son père était « trop prudent », et m'a demandé si je ne pouvais pas l'aider...



Mise en place d'un sketch, les acteurs écoutent les suggestions et conseils des autres, y compris de l'animateur !



Sketch qui se passe en boîte, drague... Les deux élèves ici interprètent à leur manière les personnages qui seront joués après, par d'autres acteurs.

Une simple classe de L.E.P.:

Dans le cadre de la préparation du Festival Théâtre Création Adolescente, je suis allée faire du théâtre avec une classe de L.E.P. à raison de deux heures par semaine pendant quatre mois. Nous devions, à la fin de ce délai, présenter une pièce de courte durée, créée entièrement par les élèves.

La classe était en majorité composée d'étangers, issus de classes sociales défavorisées, et n'ayant aucune expérience du théâtre. Les séances avaient lieu pendant les heures de français et en présence du professeur.

Le travail a démarré très timidement et pour la première fois dans mon expérience d'animatrice, j'avais l'impression que la classe m'obéissait, mais sans plus. Pas de résistance, pas de plaisir, pas de recherche. Ils faisaient ce que je leur disais de faire et c'était tout. Heureusement cette situation n'a pas duré longtemps et très vite un vrai travail s'est instauré.

Au bout de la troisième séance une idée de pièce apparut et nous commençâmes à la développer. Après un mois de travail, elle avait déjà pris forme. C'est à ce moment-là que la première crise éclata. Les élèves ne s'intéressaient plus à cette histoire. C'était « bête, pour les bébés, ridicule ».

En essayant de dédramatiser la situation je les incitai à repartir sur une nouvelle piste. Mais, avant même que le nouveau projet prenne forme, ils étaient déjà découragés. « Ils n'avaient pas de bonnes idées, ça aurait été mieux s'ils avaient pu mettre en scène un texte déjà écrit ou bien si c'était moi qui avais inventé l'histoire ». La deuxième crise commençait. Et cette fois-ci, elle était beaucoup plus grave. Tout mon enthousiasme ne réussissait pas à les convaincre de redémarrer. Un certain règlement de comptes entre les élèves apparut : « Un tel ridiculisait le travail systématiquement, un autre dérangeait le groupe, un troisième se moquait de tout le monde, ou encore passait son temps à dire que de toutes façons ça serait raté... » A la fin de cette séance, nous avons décidé de scinder le groupe en parties : ceux qui

n'étaient pas très motivés iraient faire du français avec le professeur dans la salle à côté. Éventuellement, un peu plus tard, une fois que notre histoire serait bien avancée, ils réintégreraient le groupe pour s'occuper des décors, de la bande son, etc.

Une fois les élèves partis, il y eut une discussion entre le professeur et moi. Il pensait qu'il valait mieux arrêter les animations et constater l'échec. Moi, je soutenais que le travail suivait son cours normal, que d'autres groupes avaient vécu la même crise, et avaient bien réussi à s'en sortir. Mon idée, était qu'arrêter là, c'était renforcer leur sentiment d'échec. Non seulement ils se sentaient rejetés du système scolaire, mais là aussi, dans le théâtre, qui leur avait été présenté avant tout comme un plaisir et un jeu, on leur disait qu'ils étaient incapables. C'était bien contre cette image d'échec perpétuel et d'incapacité que nous avions décidé de nous battre au moment où nous avons créé le Festival. Notre but était de les aider à se valoriser, de leur montrer au contraire qu'ils étaient capables de beaucoup de choses.

Il fallait leur faire confiance. Et être convaincu qu'ils pouvaient aboutir. Même si ni eux-mêmes, ni leurs professeurs n'en étaient convaincus. Même si leurs copains étaient sûrs du contraire.

Après les vacances de Pâques, je me retrouvai avec un groupe d'une douzaine d'élèves. Je leur dis que j'étais sûre qu'ils allaient faire une très belle pièce. Que toutes les angoisses par lesquelles on passait, étaient tout à fait normales et que même les professionnels en vivaient des pareilles. Dans cette ambiance à la fois de doute et de confiance, nous avons redémarré notre travail.

Leur idée était maintenant, de partir de scènes de la vie quotidienne, de choses simples, qu'ils connaissaient bien. Nous avons choisi le métro comme lieu de notre action, construit des personnages qu'on rencontre tous les jours, montré leurs réactions et leurs rêves. C'était simple, beau et vrai.

A partir de ce moment-là, notre pièce existait et nous intéressait. C'est dans une ambiance toute différente, faite de travail, de concentration et aussi de plaisir, que nous avons vécu les quatre séances qui nous restaient.

« Légitime défonce ». (Classe de comptables, L.E.P. de Massy Vilgénis).





Sketch qui a pour sujet une scène à l'hôpital, un visiteur vient rendre visite à un ami, mais on le prend lui-même pour un malade que le personnel veut soigner et opérer à tout prix !

Le jour de notre présentation au Festival, j'étais trop occupée par les problèmes d'organisation pour pouvoir les aider dans les coulisses. Le professeur l'a fait.

Les minutes de préparation avant de monter sur scène, sont toujours des moments intenses. L'émotion est à fleur de peau et la communication est immédiate, avec un simple regard...

Ce professeur-là et ces élèves-là, ont vécu ce moment ensemble. Dans la tension habituelle, avec l'excitation et la peur de tout comédien, professionnel ou amateur.

J'imagine que ça a du être important. En tout cas, ils sont montés sur scène. Ils improvisaient plus qu'à n'importe quelle séance de travail, ils avaient de l'assurance, ils étaient convainçants.

Le public écoutait attentivement, ils rigolaient avec le clochard, ils s'étonnaient avec l'asiatique qui s'était fait prendre sans ticket et qui répondait dans sa langue maternelle des mots plein d'indignation que personne ne comprenait ; ils se révoltaient avec ce flic qui l'embarquait, ils s'émouvaient avec cette bande de jeunes drogués, paumés, qui racontaient leur monde de rêves sur une guitare.

Après les applaudissements j'étais avec eux. Ils riaient, ils parlaient tous en même temps, ils posaient des questions sans attendre les réponses... Surtout, ils étaient heureux comme tout.

Ils disaient : « J'aurais jamais cru... », « Moi, sur scène devant 300 personnes... », « C'est nous qui l'avons fait entièrement... ». Ils étaient surpris d'eux-mêmes, le professeur aussi.

Une journaliste leur a demandé comment s'était passé le travail de préparation. Les réponses étaient pratiquement unanimes : « Très bien, sans aucun problème ! »...

Ces élèves-là, je ne les vois plus. Ils sont en classe d'examen, ils ne peuvent pas participer au Festival de cette année. Ils ne font plus de théâtre, et probablement n'en feront plus jamais de leur vie. Même si personne d'autre ne se rappelle plus ce qui s'est passé. Même si eux-mêmes ne savent pas le raconter à leurs copains. Cela ne fait rien. Ils ont un souvenir à eux, et ils ont une certitude pour la vie. Ils sont capables.

Ce qui n'est pas une conclusion

Ces quelques histoires me semblent assez significatives montrent bien l'importance du travail théâtral en milieu scolaire. Il peut en effet, dépasser de loin le simple apport culturel. En leur redonnant confiance, le théâtre a redonné leur chance, à ces élèves-là.

Toutefois, une question reste sans réponse : Et les autres ? Et toute cette écrasante majorité qui n'a pas été touchée par ces projets expérimentaux et fragmentaires ? Actuellement, les ministères de l'Education Nationale et de la Culture, étudient ensemble la possibilité d'intégrer des créateurs, d'une façon régulière, dans les écoles.

Mais, dès à présent, il serait souhaitable qu'une confrontation d'expériences ait lieu entre tous ceux qui travaillent déjà dans ce sens malgré le peu de moyens existants.

C'est un des objectifs de la rencontre-discussion sur le thème « Le théâtre à l'école, pourquoi et comment ? » qui est prévue le jeudi 28 avril à 16 heures, dans le cadre du Festival Création Adolescente.

La revue *Educateur* est ouverte à tous et je souhaite que cette rubrique puisse accueillir d'autres témoignages, d'autres types d'expérience théâtrale à l'école.

A nous de faire connaître notre travail, à nous de nous faire entendre par les ministères, à nous d'élaborer un projet valable.

Marisa DE AZEREDO CELESTINO

Le festival de théâtre adolescents vu du L.E.P. Boutroux

TÉMOIGNAGE

Le théâtre à l'école, la prise en compte du corps de l'élève, du corps du prof, c'étaient des choses qui me travaillaient depuis un certain temps. Ainsi, quand M. Veniel, inspecteur de lettres-histoire nous avait réunis il y a deux ans, pour que tous ensemble, les profs de L.E.P. parisiens, nous essayions de mettre au jour les problèmes qui se posaient à nous dans notre enseignement, c'est une des choses que j'avais mise en avant. Et je ne fus pas le seul puisqu'un groupe de travail « Corps » fut proposé par M. Veniel dans la lancée de cette concertation générale. Je décidai de m'y associer, ce que fit aussi l'autre prof de lettres de Boutroux, M. Bataille.

Ce groupe de travail qui se réunit trois fois dans l'année qui suivit ne fut pas totalement inutile, il nous permit d'explorer intellectuellement la question, de nous communiquer les impressions que nous retirions des tâtonnements divers auxquels nous avions pu nous livrer. Nous y testâmes aussi entre nous quelques exercices de déblocage que nous expérimentâmes ensuite dans nos classes. Nous nous essayâmes timidement à quelques improvisations. Mais parvenus à ce point nous n'avons pas eu l'audace d'aller plus loin. Nous restions sur la rive sans oser nous lancer dans le courant, c'est-à-dire proposer aux élèves l'expression théâtrale, non pas seulement comme un moyen de se dégourdir l'espace d'une séance sans lendemain, mais comme un moyen pour eux d'élaborer un « message » capable d'être reçu par un « destinataire » (pour

reprandre les termes bien connus du schéma de la communication), message esthétiquement imparfait mais pourtant achevé c'est-à-dire fonctionnant pleinement en tant que message, message appartenant en propre à ceux qui l'ont réalisé, dans lequel ils peuvent librement investir leurs préoccupations, leur façon de voir les choses, tout ce qui fait leur spécificité d'élèves de L.E.P.

J'en étais là de mon parcours dans le domaine du théâtre à l'école, c'est-à-dire en pleine stagnation, le groupe « corps » lui-même était plus ou moins tombé en léthargie, quand en décembre dernier, Marie-Jo, une copine que j'avais vue dans des réunions de l'I.C.E.M., elle aussi prof de L.E.P., me téléphone pour me parler du Festival de Théâtre Adolescent. « Marie-Jo délire, pensai-je alors, le festival je n'y crois pas » (je n'y croirais vraiment que le jour où il aura lieu) mais comme elle me propose une animation avec des comédiens, j'accepte. Après tout qu'est-ce que j'ai à perdre ? Bataille est intéressé lui aussi, nous en parlons aux élèves et nous nous lançons dans l'opération avec quatre classes de seconde B.E.P.



sur les cinq que compte Boutroux : deux classes de micro-mécaniciens et deux classes de conducteurs d'appareil de l'industrie chimique. Nous voyons arriver les quatre comédiens promis : Cécilia, Mira, Paul et Marisa qui coordonne par ailleurs le projet. Le premier contact entre élèves et comédien(ne)s est très chaleureux, bien au-delà, semble-t-il, de ce qu'espéraient les comédiens. Cécilia en tous cas, qui, je l'avais découvert avec surprise quelques instants avant la rencontre avec les élèves, toute actrice professionnelle qu'elle fût, était affligée d'un trac terrible, en est sortie rassérénée. Les premières séances se passent dans l'euphorie, presque tous les élèves participent aux jeux de mise en train qui leur sont proposés. Tout le monde s'amuse beaucoup. Très peu d'élèves restent sur la touche contrairement à ce que je craignais. C'est quand nous commençons à penser à un spectacle, à des sketches que nous pourrions montrer, que certains commencent à se mettre en retrait. (Ce qui pose d'ailleurs le problème de comment les occuper). « On n'y arrivera pas », « Ce n'est pas « valable » ce que nous sommes capables de faire », « Franchement, moi si j'avais à regarder un truc pareil ça m'intéresserait pas, je trouverais pas ça bien ! », « On va être ridicules. Ça sera la honte ! ». Certains de ces dénigreur poussent assez loin leur entreprise de démoralisation, ce qui n'ira pas sans créer quelques tensions dans la classe. D'autres qui ne remettent pas en cause le bien fondé de notre projet, se refusent à accepter la perspective qu'eux-mêmes y pourraient jouer un rôle en affrontant un public sur la scène. Un tiers des élèves dans chaque classe en définitive se retrouvera engagé dans la préparation des spectacles. Dans ce noyau dur de gens déterminés, on trouve bien

sûr des individus qui disposent déjà au départ d'une certaine facilité à s'exprimer oralement mais tous ceux qui sont dans ce cas ne participeront pas. Ainsi certains, qui nous ont pourtant donné des improvisations brillantes et créatrices, ne voudront pas que ces improvisations viennent enrichir le spectacle et se tiendront à l'écart de sa réalisation.

A côté de ces « doués » on en trouve d'autres, qui ayant moins d'aisance spontanée, ont à surmonter une timidité initiale pour parvenir à jouer. Pour ces derniers l'expérience du théâtre a permis une avancée considérable. Dans tous les cas ce fut un révélateur puissant pour les caractères : mettant à nu potentialités cachées, blocages insoupçonnés, etc.

Dans une de mes classes la « locomotive » du travail théâtral celui qui a les idées dramatiques, qui les réalise c'est Dominique, que pour moi-même et en moi-même, j'ai baptisé le « punk analphabète », tant me désole sa presque totale incapacité à s'exprimer par écrit. C'est lui qui aura l'idée de représenter un dîner familial où le fils, c'est lui qui le joue, se heurte à son père, non seulement parce que celui-ci lui reproche sa façon de s'habiller mais aussi à propos de la télé que le père écoute en imposant le silence

à sa famille. « On peut jamais te parler ». Or justement la télé après les infos est en train de donner les résultats d'une enquête sur les familles françaises où l'on constate que la communication entre générations y est en général mauvaise. « Tu vois il a raison le monsieur » et la télé y a sa part de responsabilité... La télé en accusation assure en même temps la mise en abîme du problème vécu par les personnages.

Déception cependant, mon autre classe qui a préparé un spectacle sur des jeunes qui ont décidé de participer au rallye Paris-Dakar avec une 2 CV, se dégonflera trois jours avant la représentation...

La dernière image que je voudrais évoquer c'est celle de la petite troupe réunie avec Cécilia dans un café après la représentation. Ils sont visiblement soulagés mais aussi remarquablement graves. Il est perceptible, Cécilia me dira qu'elle l'a elle aussi ressenti, qu'ils ont vécu, là, quelque chose d'important. Je ne dirais pas qu'ils sont brusquement devenus adultes mais quelque chose a été franchi c'est sûr...

Voilà quelques impressions sur ce qu'a été le festival sur le terrain. En tous cas sur la façon dont moi, je l'ai vécu.

André POUCHET

Le II^e Festival de Création Adolescente a eu lieu cette année les 26 - 27 - 28 - 29 avril au Théâtre Noir, 16, rue Louis Braille - 75012 Paris.

Ce Festival est né d'une initiative commune d'enseignants du mouvement Freinet en L.E.P. et de comédiens professionnels issus de plusieurs troupes.